



JEAN-PHILIPPE BLONDEL

# DOUBLE JEU

ACTES SUD JUNIOR

# DOUBLE JEU

“Changer. C’est ce qu’ils veulent tous. Il faut que j’arrête de poser des problèmes aux adultes. Que je cesse d’être dans leur ligne de vision, de mire, de tir. Que je bouge de là. C’est ce que je voudrais, oui. À l’intérieur, je bous. J’aimerais être loin. Loin, genre à l’autre bout du monde. Me réinventer une existence avec un début moins pourri.”

Quentin, nouveau dans son lycée, est enrôlé dans un cours de théâtre pour jouer dans la pièce de Tennessee Williams *La Ménagerie de verre*. Comme le personnage qu’il interprète, le garçon est tiraillé entre l’envie de tout plaquer pour voir le monde et celle de se battre. D’affronter. Les parents. Les profs. Les élèves. Les spectateurs. L’avenir.

**DOUBLE JEU**

[www.actes-sud-junior.fr](http://www.actes-sud-junior.fr)  
[www.actes-sud-junior.fr/collections/romans\\_ado/](http://www.actes-sud-junior.fr/collections/romans_ado/)

Éditeur : François Martin.

Directeur de création : Kamy Pakdel.

Conception graphique : Christelle Grossin et Guillaume Berga.

© Actes Sud, 2013

ISBN 978-2-330-02517-5

*Loi 49-956 du 16 juillet 1949 sur les publications destinées à la jeunesse.*

ACTES SUD JUNIOR

JEAN-PHILIPPE BLONDEL

# DOUBLE JEU



# ACTE I





# SCÈNE I

## 10 SEPTEMBRE

DÉJÀ CINQ JOURS QU'ON EST RENTRÉS. Je raye avec application les pages de mon agenda. Je me demande combien de temps je vais tenir. J'écoute d'une oreille le cours d'histoire-géo. Ce qui est bien, avec cette matière-là, c'est que tu peux t'absenter mentalement sans aucun problème. On ne te demande pas de participer. Tu prends des notes ou tu fais semblant et ça suffit pour faire le bonheur du prof, Largentier.

Je m'évade. Je me demande ce que font les autres, à Saint-Ex, mon ancien bahut. Mais c'est idiot. De toute façon, la classe de seconde de l'an dernier a été éclatée – il y a tous ceux qui, comme Dylan, sont passés en STMG, pour faire dans le commercial ou pour glander ; les quelques têtes de classe qui sont maintenant en scientifique ; ceux qui ont quitté le lycée, les trois ou quatre redoublants et la poignée qui a opté pour ES. Je crois qu'il n'y a qu'Astrid et moi qui ayons choisi la filière littéraire. Enfin, "choisi", c'est un bien grand mot dans mon cas même si, au fond, c'est ce qui m'intéresse le plus. J'aimerais bien savoir ce que devient Astrid. Je l'aimais bien, cette fille. Elle ne

faisait pas d'histoires, ne fayotait jamais, ne rentrait pas dans les conflits. Elle suivait son chemin. Je pourrais lui téléphoner. J'ai son numéro de portable. Mais bon, je ne sais pas trop ce que je lui dirais. On n'était pas proches, non plus. Elle riait de temps à autre aux blagues qu'on faisait, avec Dylan, et puis c'est tout. Je me demande qui ils ont en histoire-géo. Je n'ai eu aucune nouvelle de personne, excepté Dylan, depuis que je suis ici.

Tout seul.

Seul à cette table aussi, au fond, à droite. Personne pour s'asseoir à côté de moi. Normal. Ils se connaissent tous, ils étaient déjà à Clemenceau l'an dernier – à part les neuf ou dix énergumènes qui ont voulu faire l'option théâtre ici parce que, paraît-il, c'est la meilleure du département, voire de la région. Eux aussi, ils ont déjà noué des liens. Au début, ils étaient prêts à m'inclure dans leur groupe, mais quand ils ont su que je venais de Saint-Ex, et surtout que je ne suivais pas les cours d'art dramatique, comme ils disent, ils m'ont vite laissé de côté. Je ne m'en plains pas. Je n'ai pas envie d'être aggloméré. Je ne fais pas partie de cette classe. Ni de ce lycée. Ni de ce coin de la ville. Je suis un électron libre. Voilà. J'aime bien me dire ça, "électron libre", ça me rassure.

Ça ne rassure pas tellement les profs.

Avec la tête que je tire et les casseroles que je traîne, ils s'attendent à tout de ma part, je suis sûr. J'imagine aussi que la plupart d'entre eux ont déjà leur idée toute

faite, je suis un emmerdeur et ils attendent le premier pas de travers pour me saquer et me virer. Ou alors, ils ont peur. Je suis persuadé que Largentier, par exemple, est terrifié. C'est le genre de gars qui doit trembler dans ses chaussettes quand j'entre dans la classe le matin, et qui doit prier pour que tout se passe normalement.

Il ne devrait pas s'inquiéter comme ça. Je ne ferai pas de vagues – surtout si je ne trouve pas d'autre surfeur pour m'entraîner dans les rouleaux. Je me suis signé un contrat moral. On n'aura rien à me reprocher question attitude. Ce n'est pas pour ça que je me mettrai à travailler non plus, faut pas exagérer.

Ce qui me fait tenir toute la journée, c'est de savoir qu'à 17 h 30, je retransverse la ville et je retourne chez moi. Ce soir, je taperai un petit basket avec Dylan. On prendra une bière ou deux, à moins qu'il n'ait de quoi fumer. La vraie vie, quoi.

Les autres, là, ceux de ma classe, la première L de Clemenceau, je n'ai rien à voir avec eux. D'abord, pour les trois quarts, ce sont des filles qui ont des prénoms qui trahissent leurs origines, genre Laure-Marie, Anastasia ; qui portent les fringues de leur mère et qui pouffent parce qu'elles ont bu une gorgée de panaché à la dernière fête de Heathcliff – si, si, il y a un mec dans ma classe qui s'appelle comme ça, Heathcliff, il paraît que c'est une référence à un roman anglais du XIX<sup>e</sup> siècle ou un truc dans le genre. Les mecs, n'en parlons pas. Ils sont tous nés du bon côté de la barrière, leurs jeans sont savamment déchirés, ils ont des

piercings parce qu'ils sont trop rebelles, ils écoutent les derniers groupes de rock anglais à la mode, et ils vont voir des concerts dans des caves en frissonnant de leur audace.

J'exagère, sûrement.

J'en suis conscient.

Mais je ne suis pas d'humeur.

Je pense à mes copains de Saint-Ex. Aux conneries qu'on a faites l'an dernier. Belle année. Et puis fatalement, à la rencontre avec Thénard, le proviseur.

Chaque fois que je me repasse la scène, je ne peux pas m'empêcher de plisser les lèvres en une moue de dégoût. Tiens, c'est une expression qu'a utilisée la prof de français de Clemenceau, la Fernandez, pendant le dernier cours.

“Plisser les lèvres en une moue de dégoût”. Elle me regardait. Je ne suis pas parvenu à savoir si c'est ce qu'elle ressentait en me voyant ou si c'était l'image que je lui renvoyais. J'ai soutenu son regard. Je sais bien faire ça. On me l'a assez reproché l'an dernier. Mon insolence. La façon que j'ai de fixer les gens.

C'est un des nombreux points qu'a abordés Thénard, pendant l'entretien.

L'entretien, encore un bien grand mot, oui.

Le flingage, plutôt.

La guillotine.

Ma rencontre avec Thénard.

J'étais confiant, moi – j'avais cette inconscience-là. Je n'avais pas du tout peur. J'étais persuadé qu'il s'agirait d'une conversation entre deux adultes et que nous

échangerions des points de vue. De là où je me tiens, aujourd'hui, je ne comprends pas comment j'ai pu être aussi naïf. Et aussi prétentieux. Ce que je n'avais pas anticipé, c'est que mes parents seraient là aussi. Qu'en fait, j'aurais trois ennemis en face de moi et pas un. Quand j'ai vu ma mère dans le tailleur qu'elle ne met que pour les mariages, et mon père dans son costume trop serré, c'est comme si le ciel m'était tombé sur la tête. Ils ne m'avaient pas prévenu. Il faut dire à leur décharge que, les semaines qui avaient précédé le rendez-vous, je n'avais pas été très présent à la maison. Je traînais avec Dylan et d'autres. C'est facile de traîner dans le quartier où je suis né. C'est une des activités préférées des moins de vingt ans. J'habite au quatrième étage d'un immeuble, au milieu d'autres immeubles. Mais il ne faut pas croire que c'est l'enfer non plus. Les bâtiments n'ont pas plus de cinq étages, et il n'y en a qu'une dizaine. Il y a aussi deux parcs pour les enfants – mais l'un des deux est quand même bien détérioré et il sert de lieu de réunion aux amateurs de fumette, le soir. La mairie nous a promis la création d'un skate-park et d'un grand espace vert, mais les travaux sont restés en plan – manque de moyens – et il ne reste que des monticules de terre que j'aimais bien dévaler à vélo, avant.

C'était là que j'étais d'ailleurs la veille de l'entrevue avec Thénard. En compagnie de Dylan. Sur un des monticules. Nous ne faisons rien de particulier. Nous ne discutons presque pas. Nous envoyions des SMS. Nous regardions des vidéos sur YouTube – Dylan venait de récupérer un portable tactile flambant neuf.

Je savais qu'il ne fallait pas poser de questions sur sa provenance.

En me voyant, le proviseur a enlevé ses lunettes et il a plissé les yeux. Je savais que c'était mauvais signe. J'ai perdu de ma superbe.

— Monsieur Silber, asseyez-vous. Comme vous vous en doutez, nous venons de parler de vous.

Sa voix. Je suis sensible aux voix. À un point que je me demande parfois si je suis normal. Certains chanteurs – ceux qui ont le timbre enroué, fatigué, avec des milliers d'heures de vol dans les cordes vocales – peuvent me faire venir les larmes aux yeux, et alors là, c'est la panique, parce que pleurer, hors de question. Je sais bien que ce n'est pas une honte de chialer pour un homme et qu'il faut savoir montrer ses faiblesses, etc., mais pour moi, c'est niet.

Il n'est pas encore né celui qui me fera craquer. Ou celle.

Pourtant, dans le bureau de Thénard, j'ai été à deux doigts. Pas à cause de lui, non. Je connaissais par cœur ses manières onctueuses, ses chemises mauves et bleu ciel, ses pompes cirées qui lui serrent trop les pieds, ses phrases qui s'enchaînent et vous entortillent comme le serpent Kaa dans *Le Livre de la jungle*, si bien qu'au bout de quelques minutes vous êtes hypnotisés et que c'est le moment qu'il choisit pour vous envoyer le poison. "Porter l'estocade", ça s'appelle. J'aime bien les expressions comme celle-là. Celles que les autres ne comprennent pas toujours. Celles qui sonnent.

Non, ce qui m'a presque fait craquer ce jour-là, et ce qui m'a amené à l'autocritique, c'est le visage de ma

mère. Mon père, lui, était impassible. Limite pas concerné. Mais bon, il est toujours comme ça. Il ne réagit à rien – tu te mets en rage contre lui, et il reste indifférent, à peine s’il lève un sourcil –, c’est usant. J’ai renoncé depuis longtemps à échanger quoi que ce soit avec lui. Il rentre le soir du boulot à l’usine – il fabrique des pneus pour un des plus célèbres équipementiers automobiles –, il mange sans dire un mot (à tel point qu’on ne sait jamais s’il trouve ça bon ou pas), et puis il s’affale devant la télé, et là, il retrouve sa grande passion – la zappette. Il ne reste jamais plus de dix minutes sur une chaîne. On a essayé de parler, ma mère et moi, de nombreuses fois, rien n’y a fait. On a renoncé à passer des soirées ensemble. On vaque à nos occupations. Ma mère repasse, prépare des plats qu’elle congèle ensuite, fait les comptes, téléphone à ses copines, lit le journal local. Je m’enferme dans ma chambre. Ma sœur dort déjà. C’est à ce moment-là que je me rends compte que c’est un luxe d’avoir trois chambres. Dylan doit partager la sienne avec Jordan, son frère cadet, un petit nerveux qui cherche des noises à tout le monde.

Ma mère, elle travaille dans un supermarché. À la caisse. Je ne vais pas la voir. Je ne traîne pas dans ce coin-là. J’ai honte, oui. Pas d’elle. Mais de comment les autres la traitent. Tous les autres, les clients, les petits chefs, la vie. Alors la voir, là, avec la même tête qu’à son travail, quand les clients la toisent ou qu’un chef de rayon soupire en parlant avec elle, ça m’a tué. Je l’aime bien, ma mère. Comme mon père n’est jamais tout à fait avec nous, je suis devenu la seule vraie

présence mâle dans la maison – parfois, j’ai même l’impression d’être le père de ma petite sœur. Je sais, ce n’est pas sain. Mais il y a tellement de choses qui ne sont pas saines dans la vie. Par exemple, se faire convoquer chez le proviseur, l’entendre énumérer les chefs d’accusation, et sentir chez lui le mépris grandissant envers mes parents, leur niveau de vie et la façon dont ils m’ont élevé.

— Le premier problème, c’est évidemment l’absentéisme.

Mon père fixait un point sur le mur du bureau de Thénard. Un tableau accroché, une reproduction d’une nature morte du XVII<sup>e</sup> ou du XVIII<sup>e</sup> siècle. Une nature morte. C’est exactement ce qu’il est, mon père. Une nature morte.

Ma mère a baissé la tête d’un cran encore – un coup de plus qu’on lui assenait. Je n’ai pas souvent parlé de l’école avec ma mère. De la sienne, je veux dire. Je devine que ça ne s’est pas très bien passé, sinon elle ne serait pas caissière. J’imagine les brimades, les réprimandes, l’impression, tous les jours, d’être une nullité. Je ne suis pas comme ça. J’aime croire que si je travaillais, je pourrais réussir. Simplement, j’ai la flemme. Je n’ai aucune idée de ce que je veux faire plus tard, ça n’aide pas non plus. Parfois, j’ai déjà la nostalgie des moments passés avec Dylan, à regarder des vidéos sans intérêt sur son téléphone portable. Un jour, il va bien falloir qu’on soit utiles, efficaces – tous ces adjectifs que je déteste.

— Trente-quatre demi-journées au dernier trimestre, aucun certificat médical, des justifications abusives,



je ne suis pas sûr que vous vous rendiez compte des lacunes qui peuvent s'accumuler en trente-quatre demi-journées. D'autant que, la plupart du temps, ce sont des demi-journées où il y avait des contrôles, ce qui signifie qu'on ne peut pas évaluer les performances de Quentin...

Les autres griefs, il y en avait toute une série. Insolence envers le prof d'anglais (qui est quand même un sacré connard – j'avais envie de rajouter), envers les surveillants (qui se prennent pour des matons – j'avais envie de préciser), et même envers la CPE (bon, là, mauvais point pour moi, j'avais pété les plombs alors qu'elle restait calme et énumérait mes écarts de conduite). Bagarre dans la cour (avec Dylan, ça ne comptait pas, c'était un jeu, mais personne n'avait voulu nous croire), résumés de français ou d'anglais recopiés sur Internet (s'ils ne veulent pas qu'on se serve de la Toile, ils n'ont qu'à pas nous donner de devoirs à la maison), utilisation de téléphone portable pendant les cours (seulement des SMS, je le jure). Bref, joli tableau.

— Et donc...

Le mouvement d'épaules de Thénard, je m'en souviendrai toute ma vie. D'un seul coup, il avait gagné quelques centimètres, il était presque impressionnant, Le boss dans toute sa splendeur, avec la voix qui montait en force – ma mère a relevé la tête, comme pour recevoir le dernier coup avec dignité ; le regard de mon père s'est brièvement porté sur le proviseur, pour revenir bien vite à la nature morte.

— ... Quentin ne nous laisse pas beaucoup de choix. Il vient d'avoir seize ans. Nous pourrions le sortir du

système scolaire, mais nous pensons que ce n'est pas une bonne solution. Nous lui avons trouvé une place au lycée Clemenceau, pour l'année prochaine. Il changera ainsi d'environnement, de fréquentations. C'est une deuxième chance, c'est extrêmement rare.

— Mais je...

— Tais-toi, Quentin !

La voix de ma mère, cinglante. Ses mâchoires serrées. Je ne l'avais jamais vue comme ça. Tendue. Je n'ai rien répliqué. L'autre en a profité :

— Je suis content de voir que nous sommes sur la même longueur d'ondes, madame Silber. Croyez bien que j'ai pesé le pour et le contre. Disons que c'est un pari. Il évoluera dans un cadre qui n'est pas le sien, au milieu d'élèves qu'il ne connaît pas. Soit il parvient à s'intégrer, soit il déraile. À vous de voir. De toute façon, c'est la seule alternative.

Ma mère, tête baissée à nouveau. Remerciant dans un murmure. Le père, aux abonnés absents.

Nous avons redescendu l'escalier. Dehors, c'était le mois de juin, le soleil éclatait partout – j'ai eu la tête qui tournait, je me serais bien arrêté un peu, mais mes parents continuaient de marcher jusqu'au parking. Ma mère avait pris une heure sur sa journée, mon père était en congé pour quelques jours. Au moment où j'ai voulu entrer dans la voiture, ma mère a fait signe que non.

— Tu rentres en bus. Tu as besoin de réfléchir et ton père de se reposer. Tu restes au lycée, tu vas en cours ou pas, mais en tout cas tu es rentré à 18 heures. On en reparlera.

Et ils sont partis.